

# LES PARAGUAYENS

## généreux

Laurence Graffin

Lignes de vie d'un peuple



HD  
ateliers henry dougier

# LES PARAGUAYENS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

---

Laurence Graffin

### **Les ateliers henry dougier, notre philosophie d'action**

Nous voulons être aujourd'hui – comme hier, en 1975, quand nous avons créé Autrement et ses 30 collections – des passeurs d'idées et d'émotions, des créateurs de concepts et d'« outils » incitant au rêve et à l'action. L'un et l'autre, inséparables !

Notre démarche volontariste s'inscrit dans un regard impliqué, mais libre, sur des sociétés en mutation accélérée.

**Notre ambition :** raconter avec lucidité, simplicité et tendresse la beauté et les fureurs du monde. Tout ce qui est susceptible de nous réveiller, de briser la glace en nous, de réenchanter nos vies.

Chaque titre de cette collection est également disponible en **e-book**, enrichi de matériaux sonores et visuels sélectionnés par les auteurs.

Pour en savoir plus sur les ateliers HD, ses publications, et découvrir nos bonus numériques, retrouvez-nous sur notre site Internet : **[www.ateliershenrydougier.com](http://www.ateliershenrydougier.com)**

Suivez nos auteurs et soyez informé de nos prochaines rencontres sur notre page Facebook.

## SOMMAIRE

p. 7 ■ Déclaration d'intention

p. 9 ■ Introduction

### CHAPITRE I

#### **LE CREUSET DU MÉTISSAGE**

p. 12 ■ Acte fondateur : le métissage hispano-guarani –  
Guaranisation, hispanisation – Survivre  
à l'extermination : « le pays des femmes » –  
L'immigration permanente  
Milda Rivarola, Esther Prieto, Gundolf Niebuhr,  
Eteban Desvars

### CHAPITRE II

#### **SOUS LE SIGNE DE LA TERRE PROMISE**

p. 30 ■ Terre, eau, soleil : promesses d'abondance –  
Le paradis des botanistes – Le défi des jésuites –  
Le destin d'une utopie – L'empreinte guarani –  
Le regard des Indiens – Une autre identité –  
Des « rats sauvages » aux « vraies personnes » :  
le destin des Aché – L'histoire de Juan – Le rideau  
entre deux Paraguay  
Julia Isidrez, Ediltrudis Noguera, Bartomeu Melià,  
Verena Regehr, Osvaldo Pitoe, Ticio Escobar,  
Juan Japegi, Sara Benítez, Arturo Jara Espinoza

## CHAPITRE III

---

### MYTHES, FANTÔMES ET EXORCISMES

- p. 72 ■ La refondation par les mythes – Le « grand-papa »  
du Chaperon rouge – À la recherche d'un exorciste  
– Quand l'émotion défie la logique – Vivre avec  
les fantômes  
Milda Rivarola, Fredi Casco, Martín Almada,  
Rolando Chaparro, Esther Prieto, Koki Ruiz,  
Carlos Irala

## CHAPITRE IV

---

### MONDIALISATION : VERS UNE AUTRE HISTOIRE

- p. 100 ■ La reconnaissance internationale... à quel prix ? –  
Une nouvelle colonisation – Un « trou noir » –  
L'émergence des femmes  
Lorraine Ocampos, Maris Llorens, Ángel Auad,  
Dionisio Borda, Guido Rodríguez Alcalá,  
Rafael Filizzola, Lilian Soto, Erma Del Puerto

## CHAPITRE V

---

### REGARD DANS UN MIROIR

- p. 124 ■ La fin du silence – Le réveil par la musique –  
Question d'identité  
Paz Encina, Margarita Morselli, Luz María Bobadilla,  
Luis Szarán, Ismael Ledesma, Tana Schémbori,  
Favio Chávez
- p. 141 ■ Repères

## DÉCLARATION D'INTENTION

Mon bagage de savoir était mince lorsque j'ai débarqué à Asunción en 2004 : j'associais le Paraguay au dictateur Stroessner, à *L'Oreille cassée* de Tintin, aux jésuites du film *Mission* et aux frasques amoureuses et guerrières d'une Irlandaise nommée Elisa Lynch. J'avais pu vérifier, dans les dernières minutes de survol, l'existence des *lapachos*, ces arbres couverts de fleurs roses qui annonçaient à Mermoz et Saint-Exupéry, pilotes de l'Aéropostale, l'imminence de leur atterrissage.

7

Le premier contact avec la capitale paraguayenne fut une déception : quelques anciennes maisons en mauvais état, des supermarchés, des publicités agressives, des bus poussifs crachant une fumée noire, et pour palais présidentiel un chef-d'œuvre en saindoux cerné d'un bidonville au bord du large fleuve. Le marché aux puces du samedi distillait encore des souvenirs du passage des nazis tandis que la plus célèbre librairie associait sur la même console le manifeste du Führer et la biographie du Che.

La déception aurait tourné au désespoir si je n'avais, les jours suivants, découvert deux merveilleux musées d'art populaire et d'art indien, ainsi qu'un village colonial, Areguá, assoupi au-dessus d'un lac.

Une immersion de trois ans a alors commencé ; les guides n'ont pas manqué pour me faire connaître le monde des terroirs et des villes, des affaires et de la politique, les voyageurs qui remontent le fleuve jusqu'aux lointaines frontières, les potières, les artistes et artisans, les « colons » venus d'ailleurs, les Indiens du Chaco comme ceux du « Paraguay oriental ».

Au fil d'un étonnement récurrent devant le surréalisme des personnes ou des situations, des liens se sont tissés et mes trois ans de « service commandé » d'épouse de diplomate furent suivis de retours et de retrouvailles spontanées. Ce livre est aussi l'exercice personnel d'une cartésienne touchée au cœur pour comprendre un peuple dont l'essence défie la raison. ■

## INTRODUCTION

---

« Notre pays est méditerranéen », disent les Paraguayens. Traduction littérale : « situé au milieu des terres », donc enclavé, ce pays de 406 750 kilomètres carrés – les deux tiers de l'Hexagone français – est profondément différent de ses voisins latino-américains, Brésil, Argentine et Bolivie, et de l'Uruguay avec lequel on le confond souvent.

Dans l'esprit du cliché qui attribue au Français moyen « le kil de rouge et la baguette », je pourrais décrire « le Paraguayen moyen » : hospitalier et souriant, il parle le guarani – ou plutôt le *jopara*, un mélange de guarani et d'espagnol. Qu'il soit dans le bus, au bureau ou au club de gym, il tient à portée de main une Thermos d'eau glacée pour allonger son *tereré*, mixture de maté et d'herbes aromatiques ou médicinales – les *yuyos* – qu'il sirote dans sa *guampa* sous une chaleur humide pouvant atteindre les 45 degrés. Il se régale de *chipas* (brioches de manioc et de fromage), de *sopa paraguaya* (gâteau de maïs, d'œuf et de graisse dont la recette est attribuée à la cuisinière du dictateur Francia dont elle laissa brûler la soupe), d'une viande qu'on dit la meilleure du monde et de légumes qu'il cultive ou achète au Mercado Cuatro. Les jours de fête, il arbore sa chemise d'*ao-po'i* (un tissage aéré) brodée, sa femme revêt une *pollera* (jupe à volants) de dentelle *ñanduti* et des pendentifs en filigrane d'argent. Il lit *ABC*, *Última Hora* ou *La Nación*, est fan de l'équipe nationale de football et s'attendrit au répertoire de chansons populaires sirupeuses accompagnées de guitare ou de harpe paraguayenne. Dans son regard se lit parfois l'ombrageux soupçon qu'on ne le comprenne pas dans son identité.

Car on ne peut réduire à cette image l'une des populations les plus diverses du monde, n'ayant cessé pendant des siècles et jusqu'à

aujourd'hui d'accueillir colons, défricheurs, missionnaires, réfugiés, fuyards, affairistes, candidats à une autre vie venus de tous les pays d'Europe, d'Asie ou du Moyen-Orient. Immense province espagnole jusqu'à son indépendance en 1813, le Paraguay, qui faillit être rayé de la carte soixante ans plus tard lors de la guerre la plus meurtrière qu'ait connue le continent américain, s'est arc-bouté sur la défense de ses frontières et sa survie démographique, fût-elle au prix d'une incroyable polygamie tolérée par le clergé. « Le Paraguay, ce n'est pas un pays, c'est une obsession » a écrit Juan Carlos Herken, l'un de ses historiens : obsession toujours présente de survivre et de maintenir sa souveraineté face aux géants que sont ses voisins, Argentine et Brésil. Dotés d'une remarquable capacité à élaborer des mythes pour se définir – pour se réfugier parfois – et contrôler l'écriture de leur histoire, les Paraguayens (quelque 7 millions aujourd'hui) sont entrés dans le *xxi*<sup>e</sup> siècle avec la vitalité de la jeunesse : 70 % d'entre eux ont moins de 30 ans et n'ont pas connu les années de plomb de l'ère Stroessner. ■

## CHAPITRE I

**L**  
E CREUSET DU MÉTISSAGE

L'étranger qui pénètre dans les quartiers populaires d'Asunción, les villages de la périphérie ou ceux, par exemple, du département de Misiones – l'ancien territoire des missions jésuites – rencontre une population largement métissée de sang indien. La plupart de ses interlocuteurs conversent avec lui en espagnol ; dès qu'il a le dos tourné, ils s'interpellent jovialement en une langue incompréhensible qui manifestement leur permet de s'exprimer plus à l'aise – d'être eux-mêmes : le guarani.

Reconnu langue nationale en 1967 et parlé par 85 % des Paraguayens, le guarani est érigé par la Constitution de 1992 en langue officielle du pays ; ses habitants s'enorgueillissent de ce bilinguisme qui constitue à leurs yeux une profonde originalité, les différenciant de leurs voisins. ■

12



## ACTE FONDATEUR : LE MÉTISSAGE HISPANO-GUARANI

Suivons notre étranger : il va s'interroger sur l'acte fondateur de ce métissage hispano-guarani. Il remonte à cinq siècles, l'époque de la conquête, que nous préférons aujourd'hui appeler « rencontre des deux mondes ». D'une brutalité avérée dans la plupart des pays de l'Amérique latine, elle aurait pris, dans la « Province du Paraguay », la forme d'une alliance pacifique entre Espagnols et Guarani. Ces derniers, confiants dans les vertus d'une intégration familiale – on pourrait dire, ethnique – auraient offert leurs femmes aux guerriers blancs : six pour les officiers, deux pour les soldats. Plus encore : Domingo Martínez de Irala, devenu gouverneur du Paraguay en 1544 après la destitution de

son rival Álvar Núñez Cabeza de Vaca, aurait eu soixante-dix femmes indiennes. Il reconnaît une partie de sa nombreuse progéniture. À la différence des autres pays, où les métis sont marginalisés, cette première génération s'intègre rapidement à la classe dirigeante. Ces faits sont confirmés par divers voyageurs et par les courriers qu'envoient à leurs supérieurs les ecclésiastiques, horrifiés de l'immoralité des mœurs dans cette province qui reçoit l'épithète de « paradis de Mahomet ».

Jusqu'à une date récente, les plus célèbres historiens du Paraguay entretiennent et glorifient l'image d'une idylle harmonieuse scellant la fusion des deux cultures : « l'Amérique commençait par conquérir le conquistador », écrit Natalicio González, tandis qu'Efraím Cardozo célèbre en envolées lyriques ces Indiennes qui, « se prêtant volontiers à ce contrat, [étaient] belles, si belles, ne se différenciant des lointaines épouses ou fiancées européennes que dans le fait qu'elles allaient nues, [qu'elles] donnaient à cette singulière manière de conquérir une terre un goût de délices célestes. Le clergé ferma les yeux, les armes furent reléguées sur le pavé, et sous la direction et l'exemple d'Irala commença au Paraguay la plus extraordinaire campagne de captation réciproque de deux races par le chemin de l'amour libre et sans entraves. La polygamie fut la loi constitutive du premier Paraguay ». Bref, de quoi fantasmer... ou bien se demander, tout de même, si la mariée n'est pas trop belle et l'enthousiasme des chantres de cette enivrante conquête un peu excessif.

13

Se libérant d'une chape de nationalisme, existant depuis longtemps mais qui a culminé en étant délibérément entretenue pendant la longue dictature de Stroessner, plusieurs historiens paraguayens ont revisité le déroulement de ces événements.

Cherchant à cerner au plus près la réalité, ils ont repris les documents anciens et confronté leurs recherches avec celles d'universitaires étrangers. Ils relativisent aujourd'hui le mythe. Parmi eux, **Milda Rivarola**, historienne et sociologue. Je la retrouve dans le village où elle s'est installée depuis quelques années, à quelque 180 kilomètres de la capitale. Le modèle du village colonial paraguayen : maisons de plain-pied, hautes de plafond, cernées d'un préau sur colonnes qui protège du soleil, toutes dotées d'un luxuriant jardin floral et fruitier, église datant des missions franciscaines, sans oublier, peint en rouge, l'inévitable siège du parti Colorado. Tous les quinze mètres, une pancarte également rouge engage le visiteur à respecter les lieux : « *Respeta la naturaleza... La planta es la vida, no la mata.* » Le village, en pleine région d'élevage, est connu pour ses courses de chevaux qui attirent une population de connaisseurs. Milda m'accueille auprès de deux colonnes de style antique conçues par son prédécesseur pour théâtraliser sa prospérité. Elle rit encore d'une scène qui s'est déroulée la veille sous ses yeux : un *peón* poursuivant un veau échappé plastronne et fait caracoler son cheval en agitant son lasso puis, de guerre lasse, saisit son téléphone *celular* et appelle un collègue à moto pour coincer l'animal.

D'une vieille famille paraguayenne – son ancêtre, Giovanni Battista Rivarola, est arrivé au Paraguay en 1610 –, Milda, qui a connu dans sa jeunesse la dictature « stroniste », est habitée par l'histoire de son pays, ancienne comme récente.

« L'alliance ? Ce fut un mythe. Les Guaraní furent militairement écrasés. Ils ont offert les femmes après la bataille, en gage de paix. Ils attendaient aussi des Espagnols une protection contre les agressions des Indiens du Nord, les Guaycurú. »

En fait, les Espagnols, débarqués en quête de métaux précieux, constatent qu'il n'y a ni mines d'or ou d'argent, ni de chemin pour les atteindre. Mais la Province qui, sur un vaste territoire, est occupée par les Guarani, des chasseurs-agriculteurs, est incroyablement fertile. « C'étaient les femmes qui faisaient le travail des champs. S'approprier les femmes, c'était aussi un moyen de domination et d'appropriation de la main-d'œuvre agricole. Elles deviennent des marchandises, qu'on se revend. »

Les hommes guarani se rendent vite compte qu'ils n'obtiennent pas de leurs nouveaux « parents » la bienveillance que, selon leur tradition de réciprocité, ils pouvaient espérer : « Les nouveaux venus se livrent à des pillages, assaillent les installations guarani pour voler les récoltes, violer et enlever les femmes. Et jusque vers 1670, les Indiens font de la résistance, organisent des révoltes. »

Sans or, la Province du Paraguay tombe dans l'oubli de la Couronne espagnole... et peut continuer son mode de vie hors conventions. « Les premières femmes espagnoles finissent par arriver au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, avec de nouvelles vagues de migration qui se poursuivent jusqu'en 1770. Cependant, ce sont les Indiennes qui élèvent leurs enfants métis, dans la langue et selon les coutumes guarani. » Le creuset de l'identité paraguayenne est constitué. Au prix d'une réduction alarmante de la population guarani : en moins d'un siècle, il n'en reste que le quart. L'accaparement des terres, des femmes et l'irruption de maladies venues d'ailleurs bouleversent leur société. En 1556, Irala, suivant à contrecœur les directives de la Couronne espagnole, institue l'*encomienda*, servage déguisé qui disloque les familles guarani et impose un travail forcé. C'est la fin de l'« alliance ». ■

G

## UARANISATION, HISPANISATION

La suite de l'histoire conforte l'originalité de l'évolution du peuple paraguayen. D'abord, le risque d'une disparition des Indiens Guarani se trouve conjuré, dès le début du xvii<sup>e</sup> siècle, par l'avènement d'une trentaine de missions jésuites, regroupant plus de 150 000 Guarani sur un territoire de 350 000 kilomètres carrés – plus de la moitié de l'Hexagone. Toute incursion des Espagnols y est interdite. « Les jésuites, dit Milda Rivarola, ont choisi la "Mésopotamie", frontière de cette province espagnole avec celle des Portugais : des forêts avec des pâturages. Les rivières étaient leur chemin, les gens y vivaient bien. Il n'y a ici aucun bâtiment de pierre – grandiose – qui ne soit jésuite. Évidemment, les *encomenderos* (les colons) voulaient s'emparer de cette main-d'œuvre toute formée. Après l'expulsion des jésuites, en 1766, les Indiens des missions ne sont pas retournés à la forêt, contrairement à ce qu'on raconte souvent. Ils avaient appris beaucoup de choses et sont allés travailler à proximité, s'arrimant aux villages paraguayens tandis que les Paraguayens occupaient les missions. Il y a eu un double métissage : biologique et culturel. On peut voir des paysannes physiquement guarani. Tous parlaient guarani. L'Européen s'est "guaranisé" : le hamac, le maté... et l'Indien s'est à demi hispanisé. »

Et voici que cette terre de métissage devient un îlot, se coupant des influences extérieures : « À l'indépendance, en 1813, le Paraguay n'a pas accompagné le mouvement démocratique des autres pays. Il a eu un dictateur. Gaspar de Francia, admirateur

de Robespierre, a été le dernier roi Bourbon ! » Incorruptible et ascétique, orgueilleux et susceptible, Francia, après avoir éliminé froidement ses rivaux, gère le pays en autarcie, ruminant sa détestation des étrangers, des grands bourgeois et des curés. Il interdit le mariage des Paraguayennes d'origine espagnole avec des Européens sous peine de soumettre ces hommes à dix ans de prison et à la privation de leurs biens, puis il étend l'interdiction à tous les étrangers. Il décrète la nullité de tout mariage célébré sans son autorisation – autrement dit les mariages religieux. Résultat : le concubinat est la norme et la proportion de naissances illégitimes atteint 80 % à la fin de son « règne ». ■

17

S

## URVIVRE À L'EXTERMINATION : « LE PAYS DES FEMMES »

Je poursuis avec Milda les étapes de cette histoire qui a façonné son peuple. Cette fois, c'est d'un épouvantable traumatisme qu'elle parle : « Carlos Antonio López, qui succède à Francia en 1840, veut ouvrir le pays à la modernité, faire venir des ingénieurs et des colons. Il envoie en Europe son fils, Francisco, qui découvre Londres, Paris, Napoléon III... et revient gonflé d'envie de jouer un rôle international. À l'époque, les frontières entre le Paraguay et ses voisins sont indécises ; des tensions extérieures, des rivalités internes s'exaspèrent. En l'absence de diplomates, il n'existe pas de mécanisme pour contraindre les folies des dirigeants : donc la guerre se déclenche, cette terrible guerre de la Triple-Alliance dans laquelle le Paraguay s'affronte au Brésil, à l'Argentine et à l'Uruguay.

« Les Paraguayens attaquent dans le Mato Grosso, coupent les oreilles des Brésiliens, puis c'est Corrientes... D'année en année – de 1864 à 1870 –, un calvaire de batailles sanglantes, puis la déroute. López entraîne la population avec lui. À la fin, des enfants de 11 ans, des vieillards et des éclopés sont enrôlés, il n'y a plus de nourriture, c'est une armée en loques qui meurt de faim. Et López, devenu fou, acculé par l'armée brésilienne, commence à torturer ses proches qu'il accuse de trahison. »

18

Bilan de la guerre, le Paraguay a perdu les trois quarts de ses hommes : sa population est tombée de 450 000 à quelque 180 000 personnes, dont seulement 30 000 hommes. Un pour quatre femmes, en moyenne. Dans un pays occupé par les vainqueurs, les étrangers de passage découvrent stupéfaits cette incroyable « terre des femmes ». Comme ce Français, Forgues, qui, parcourant le pays pour affaires, est invité à un bal chez un riche *estanciero* de la région de Villarrica : « La salle de bal est un hangar à toit de chaume [...], aux tirants et aux poutres [duquel] pendent pêle-mêle des quartiers de viande crue, des selles et des brides... Mais comment donner une idée du défilé des invités ou plutôt des invitées (environ soixante-dix femmes pour quatre hommes) ? On polke, on valse, on danse des quadrilles ; le *Quadrille des lanciers* lui-même, singulièrement falsifié, est parvenu jusqu'ici... Pendant que nous nous livrons au plaisir, notre hôte tire de temps en temps des coups de fusil pour éloigner les jaguars dont l'un est venu lui enlever un chien dans cette même salle de bal. »

La réalité de la société paraguayenne d'après-guerre – que Forgues décrit également – est moins rose : des hordes de femmes et d'enfants décharnés, quasi nus, parcourant Asunción, proies faciles pour les armées d'occupation.

Comment se remettre d'une pareille extermination ? La réponse de Milda Rivarola est simple : « La différence numérique entre femmes et hommes s'est réglée en quinze ans. » Le clergé a de nouveau fermé les yeux sur ce qui fut, en quelque sorte, un retour à la polygamie des premiers temps.

**Esther Prieto**, assessseure en droits humains, est l'une de celles qui m'ont confirmé cette histoire : « Manifestement, la polygamie masculine a existé à cette époque : mon grand-père Juan María a eu une cinquantaine d'enfants avec des femmes différentes. On dit beaucoup, dans le ressenti populaire, que les femmes partageaient. Ma grand-mère Micaela me disait qu'elle s'asseyait et prenait le maté avec d'autres, sachant qu'elles avaient le même *caballero*... Très religieuse, ma grand-mère, abandonnée par le séducteur, tenait à ce que son enfant soit reconnu. Juan María s'y refusait. Alors, cette toute jeune femme qui savait à peine signer son nom est partie, son rejeton au sein, voyager plusieurs jours de son petit village de San Pedro del Paraná jusqu'à Asunción, avec une lettre de son curé pour celui de l'église de la Encarnación. Moins d'un an après, la justice se prononçait : son fils, mon père, portait de plein droit le nom de son propre père. Elle l'a élevé toute seule, à Asunción, rêvant pour lui d'une carrière militaire car là, se disait-elle, est le pouvoir. Il est devenu professeur. »

Cette situation a-t-elle donné plus de pouvoir aux femmes ? « Au contraire, répond Esther Prieto. Il me semble que les hommes, par la loi de la concurrence, avaient plus de possibilités d'avoir des relations avec beaucoup de femmes et que cela a renforcé le machisme. Et ils ont continué à s'appropriier le pouvoir politique, en se battant entre eux. »

Le phénomène des *madres solteras* se perpétue : en 2008, sur 150 000 naissances, plus de 90 000 sont de mères célibataires ou non reconnues par leur père. 60 à 70 % des enfants portent le nom de leur mère. 10 % de la population n'est pas enregistrée et n'a pas de pièces d'identité. « Dans une société, commente Milda, où la femme a pris historiquement l'habitude de gérer le foyer, la mémoire familiale est matrilineaire. Mais matrilinearité ne veut pas dire matriarcat : le pouvoir reste masculin. La tradition de matrilinearité voisine avec celle de patriarcat. »

20

Chez les femmes du peuple, cette situation semble assumée avec un mélange de désillusion, de fierté pour l'autonomie qu'elles finissent par préférer et de mépris ironique. Il y a une dizaine d'années, l'actrice Edda de los Ríos, à partir d'une enquête de terrain, avait mis en scène une pièce de théâtre, *Kuña Rekove* (*Des vies de femmes*, en guarani) : les femmes s'y racontaient « séduites et abandonnées », raillaient leurs malheurs et ceux qui les avaient provoqués et manifestaient une increvable énergie pour *salir adelante*, aller de l'avant et s'en sortir.

Visitant avec une amie un hospice pour vieillards démunis, je constate qu'il n'y a presque que des hommes. « Cela s'explique, me dit-elle : les hommes abandonnent les femmes, parfois les maltraitent, délaissent les enfants... Alors quand ils vieillissent, personne n'en veut plus. Ces vieux que tu vois, ce sont des "pères abandonnés". » ■

L

## 'IMMIGRATION PERMANENTE

Terre d'accueil ? Pendant longtemps, le Paraguay, une fois installé le métissage avec les Espagnols, est resté une île. Francia l'avait fermé par crainte des convoitises des voisins de Buenos Aires. Son successeur, Carlos Antonio López, veut l'ouvrir et le moderniser : il fait venir des étrangers. En 1850, l'une des missions de son fils Francisco en Europe est de recruter des colons pour peupler le pays. Ayant des occupations plus intéressantes que de rechercher des agriculteurs, le jeune homme en charge un compatriote qui racole quelques centaines de désœuvrés sur les quais de Bordeaux. Dès leur arrivée, manifestant des goûts d'indépendance jugés indécents, ils sont parqués, avec quelques outils et sous surveillance policière, dans ce qui devient « Nueva Burdeos », La Nouvelle-Bordeaux. Ceux qui tentent de s'échapper sont féroce­ment châtiés. Un fiasco, même si on rencontre encore, dans cette avant-garde du Chaco devenue Villa Hayes, des Paraguayens avec des noms français.

21

Échec aussi, l'histoire de Nueva Germania, mais l'enjeu était d'une autre envergure : Bernhard Förster, un antisémite précurseur du nazisme, et son épouse Elisabeth Nietzsche, sœur du philosophe, avaient décidé de fonder au Paraguay une communauté de pure race aryenne, comble de l'absurdité dans ce paradis du métissage. Förster – détesté par son beau-frère – était allé deux ans en repérage, séjournant dans ce qui s'appelait alors la Nouvelle-Bavière, une colonie de compatriotes installée depuis peu dans un site enchanteur au bord du lac d'Ypacaraí,

non loin d'Asunción. En 1887, le couple embarque pour l'Amérique avec quatorze familles convaincues d'aller vers un futur exaltant et fonde Nueva Germania, à 300 kilomètres de la capitale : le gouvernement paraguayen, qui veut peupler le pays, lui a fourni le terrain (12 lieues carrées) contre une garantie importante et l'engagement d'y installer cent quarante familles en deux ans. La déception des nouveaux colons est terrible : végétation dense, chaleur torride, insectes et animaux dangereux. En outre, le couple Förster s'est fait construire une grande maison, le Försterhof, dont le luxe relatif les nargue. Certains s'en vont, exhalant leur fureur, tandis que Förster continue vainement à faire miroiter les attraits du lieu à d'éventuels candidats. Son contrat non tenu, il part se suicider d'un mélange de cyanure et de strychnine à l'hôtel del Lago, dans cette jolie Nouvelle-Bavière – rebaptisée par la suite San Bernardino – qui l'avait accueilli à son premier voyage. Plus tard, Hitler fera jeter un peu de terre allemande sur sa tombe.

Aujourd'hui, Nueva Germania est un village de 4 000 habitants dans la province de San Pedro, une des plus pauvres du Paraguay. Les couleurs du drapeau allemand ornent la base des poteaux électriques ; une rue porte encore le nom de Bernhard Förster, une autre celle d'Elisabeth « Nigtzchen ». Je visite le petit musée : un grand portrait du fondateur, des photos sépia de la vie difficile des premiers colons. La végétation dévore les ruines du Försterhof. Dans les rues, les passants basanés parlent tous guarani et plus allemand qu'espagnol. Deux petits garçons à la peau blanche, aux cheveux de lin blond, passent à bicyclette.

Quelques dizaines d'années plus tard, d'autres Allemands, fuyant depuis des siècles des répressions religieuses ou politiques,

arrivent dans une région encore plus difficile à défricher : le Chaco, vaste territoire de l'Ouest paraguayen, une brousse épineuse soumise à des variations climatiques extrêmes. Ce sont les mennonites, descendants d'Allemands, de Suisses ou de Néerlandais ayant rompu avec l'Église luthérienne au xvi<sup>e</sup> siècle et fui en Russie tsariste. Près de 40 000 se retrouvent aujourd'hui au Paraguay ; plus de la moitié dans le Chaco, le reste dans les plaines fertiles de la zone orientale. Un État dans l'État, dit-on souvent. Un acteur économique puissant : 80 % de la production et de l'industrie laitière, une bonne partie de l'élevage ou du blé dans les colonies orientales proviennent des coopératives mennonites.

23

Pour atteindre Filadelfia, centre de la colonie mennonite de Fernheim, au nord-ouest d'Asunción, il faut prendre le Transchaco : 550 kilomètres de route rectiligne qui fend une plaine clairsemée de palmiers, de vaches et d'échassiers. Des vautours dérangés dans leur festin de charogne écrasée décollent d'un vol erratique et pesant, évitant de justesse le pare-brise. Trois ou quatre fois sur le trajet, des panneaux annoncent le début d'une *zona urbana* : quelques bicoques de planches et de tôles et une *despensa* (épicerie de brousse), des panneaux de bois marquent l'entrée des *estancias* La Gauloise, Las Delicias, La Josefina... Nous croisons d'énormes camions chargés de bétail. Quelques *peónes* à cheval, assis sur la laine de leur peau de mouton, trottent au bord de la route.

Filadelfia, 10 000 habitants, est une ville tirée au cordeau avec de larges avenues, des maisons propres aux jardins entretenus, de vastes entrepôts de matériel agricole. Ici, on parle le « plattdeutsch » ; la carte du meilleur restaurant, qui sert de solides charcuteries, annonce les plats en allemand sous-titré d'espagnol. Dans l'avenue principale – l'avenue Hindenburg –,

j'ai rendez-vous avec **Gundolf Niebuhr**, conservateur de la bibliothèque et du musée mennonite de Filadelfia. Il y a quelques années, j'avais visité en sa compagnie le musée, aujourd'hui en cours de rénovation : une ancienne bâtisse de bois où se retrouvaient les premiers pionniers. Du matériel de ferme rudimentaire, des animaux empaillés (puma, fourmilier, oiseaux et serpents) et des photos de femmes et d'enfants épuisés laissaient entrevoir, sans fioritures, le choc que fut leur arrivée.

24

Qu'est-ce qui a pu les amener à traverser l'océan pour risquer une telle aventure ? « Nous sommes une Église libre, répond Gundolf. Nous tenons au non-alignement sur l'État. Notre éthique insiste sur la rectitude morale et le travail ; notre culture est très liée à la terre. Le hameau est l'unité sociale basique. Nos ancêtres vivaient ainsi en Pologne, en Russie, en Ukraine... après avoir fui les sociétés luthériennes. Il nous a fallu partir à nouveau. »

Les mennonites arrivent par vagues : la première, en 1927, du Canada où ils s'étaient installés cinquante ans plus tôt fuyant une réforme éducative du régime tsariste. Lorsque le Canada, à son tour, veut contraindre leur éducation, 1 700 mennonites, ayant appris que le gouvernement paraguayen encourage l'immigration, prennent la mer puis le fleuve. Débarqués dans un centre d'exploitation de tanin, Puerto Casado, ils y attendent huit mois que les conditions d'acquisition de leurs terres, prises en main par des spéculateurs, deviennent acceptables. Une épidémie de typhoïde due à l'eau contaminée du fleuve fait des centaines de morts. Les survivants font à pied les 300 kilomètres de brousse qui les séparent de leur destination. Puis arrivent ceux de Filadelfia, la colonia Fernheim. Ceux-là viennent d'Ukraine, de Crimée, de Sibérie centrale : considérés comme « koulaks », paysans

enrichis, ils ont échappé à la mort. Enfin ceux de Neuland, autre groupe venu d'Ukraine après la Seconde Guerre mondiale. De nationalité allemande, ils s'étaient trouvés dispersés dans des camps de réfugiés. Ils arrivent en 1947. Plus de cinquante femmes sont veuves, leurs maris ayant été condamnés par Staline ; seules avec leurs enfants, elles ont dû coloniser la brousse.

« Quand j'étais petit, raconte Gundolf, chaque famille produisait sa nourriture : légumes des potagers, vaches, cochons qu'on tuait au début de l'hiver comme en Russie, poules et œufs. Nous vivions en autosubsistance. Vingt à vingt-cinq ans plus tard on commence à mécaniser, à augmenter la superficie des cultures, à couper du bois pour l'élevage.

25

« La communauté mennonite avait, de la part de l'État paraguayen, une reconnaissance de son autonomie culturelle et la possibilité de rester dix ans sans payer d'impôts. Le gouvernement tenait à installer des colons dans le Chaco, que la Bolivie convoitait. Quand la guerre a éclaté entre les deux pays, en 1932, nous avons aidé les Paraguayens : à Filadelfia, où cinq familles avaient construit un hôpital, on soignait les blessés. On fournissait aussi des moyens de transport et de la nourriture. »

Pasteur, spécialiste de l'histoire de la religion mennonite, Gundolf Niebuhr est un homme cultivé. Il me confie lire les philosophes français, pas seulement ceux des Lumières, mais aussi Derrida, Deleuze... Des années d'enseignement aux Indiens Enxlet et Nivaklé dans les écoles mennonites lui ont donné un regard distancié sur ce qu'a représenté l'arrivée des mennonites dans une région dite inhabitée, peuplée pourtant par des Indiens : « Avec les Indiens, *el encuentro* [la rencontre] fut

globalement pacifique. Les Indiens étaient curieux et disposés à partager leurs terres. Ils ont compris plus tard que la question de propriété était pensée de manière différente... Pour eux, la propriété au sens capitaliste n'existe pas, la terre est à tous et pour tous. Les mennonites ont marqué leurs terres : c'était une autre conception qui, de plus en plus, nous pose problème. Car le Chaco tombe entre des mains privées, capitalistes, et les indigènes se voient dépossédés de leurs terres. Les Brésiliens dans le Chaco ou les Japonais dans le Pilcomayo ont de grands territoires. Et le mode capitaliste de travail de la terre... Aujourd'hui, on commence à penser aux problèmes écologiques. 25 % seulement de la forêt subsiste. La zone mennonite va jusqu'en Bolivie, avec des propriétés privées, des magasins. Des Brésiliens, exploitant la vénalité des politiciens, s'installent partout. La région orientale est un désastre total, le sol est en train de s'abîmer. Je suis plus optimiste pour le Chaco. »

Depuis l'époque héroïque de leur arrivée, les mennonites du Paraguay ont changé. Rien à voir, de toute façon, avec ceux du sud de la Bolivie, vêtus comme des paysans d'un autre siècle et se déplaçant en charrette à cheval. Ils sont modernes, d'allure comme de mode de production. Désormais, ils vivent de moins en moins en vase clos. « Ma génération et les plus jeunes, dit Gundolf, se sentent paraguayens. Ils veulent garder la langue allemande, mais nous sommes biculturels. Aujourd'hui il y a beaucoup de mariages mixtes. Peu avec des Indiens, mais avec des Paraguayens, des *Brasiguayos* [Brésiliens installés au Paraguay], de plus en plus... Ça n'a jamais été interdit, mais il y avait seulement un désir culturel, certainement ethnocentriste, de préserver notre identité. Il y a des Paraguayens qui adoptent la religion mennonite. Beaucoup d'Indiens sont devenus mennonites. »

En 2004, le président Nicanor Duarte Frutos, désireux d'insuffler un dynamisme économique à son pays, appelle auprès de lui quatre mennonites dont Carlos Walde, un homme d'affaires avisé dans la production d'alimentation et de motocyclettes, qui devient son conseiller aux affaires économiques et à la modernisation. On dit qu'il tenait un soir de chaque semaine une petite causerie sur la religion à laquelle assistaient des proches de la présidence et du gouvernement, et qu'il en aurait converti plusieurs : une autre version du métissage.

27

Au cours du xx<sup>e</sup> siècle les arrivées au Paraguay sont d'une diversité incroyable : des Italiens qui passent souvent par un séjour plus ou moins long en Argentine, des Libanais et des Syriens fuyant des répressions religieuses, des Juifs fuyant Hitler, des nazis fuyant le châtiment, des Français fuyant le socialisme de Mitterrand et des Brésiliens apeurés par Lula... Des hommes en quête de terre vierge aussi, ouverte aux initiatives et à l'esprit d'entreprise. Chaque jour dans ce pays, on peut rencontrer un « Paraguayen d'importation » plus ou moins récente qui, à brûle-pourpoint, entre deux gorgées de *tereré*, vous dévoile son origine et son histoire. **Esteban Desvars** par exemple, descendant de Français, capitaine du bateau qui relie Concepción à la frontière du Brésil et de la Bolivie. Bateau-omnibus, l'*Aquidabán*, du nom du ruisseau auprès duquel le *mariscal* López a finalement trouvé la mort, remonte le fleuve Paraguay chargé de toute sorte de matériel en renouvellement permanent, d'un marché aux légumes avec ses vendeuses, de *campesinos* et d'Indiens assoupis au hasard des possibilités, d'animaux de ferme... et apparemment d'une ou deux dames proposant leurs services.

Muni d'une douche sur le pont dispensant l'eau du fleuve, il vogue jour et nuit entre les écueils de troncs d'arbre flottants,

s'arrêtant au moindre hameau, laissant les passagers descendre faire un tour et donnant de la trompe pour les faire revenir. Au long du parcours sur le large fleuve apparaissent des villages perdus, d'anciennes carrières de talc, ce qui fut une grande exploitation de bois à tanin détenue par une famille argentine, Puerto Casado, avec son chemin de fer et ses locomotives rouillées : une propriété grande comme un département, achetée en 2006 avec ses habitants par la secte Moon. Des rives au bord desquelles somnolent les *jacarés*, les crocodiles paraguayens. On s'attend presque à y voir les « haleurs [...] cloués nus aux poteaux de couleurs ». Mais les Indiens, « civilisés », vont à l'école. Admiratifs de la dextérité avec laquelle le capitaine et ses marins font passer de nuit, sur une planche au-dessus du fleuve, les motos destinées aux *estancieros*, nous engageons la conversation, apprenons qu'il a conçu et bâti lui-même son bateau et que sa fille Yenia, qui étudie à l'Alliance française d'Asunción, rêve de connaître un jour le pays de ses ancêtres.

Au début des années 1950, un autre Français, Marcel Mahé, poulbot de Montmartre avec une expérience de bûcheron, tombe dans le panneau d'une propagande montée par un consul honoraire pour faire venir des Français au Paraguay et part avec femme et enfant. Les innombrables vicissitudes qu'il affronte avant de déclarer forfait l'incitent à écrire un livre d'une gouaille souvent désopilante pour qui connaît le pays : *Méfiez-vous des paradis*. Quelle promesse de paradis, quelle nostalgie peut-être, recèle ce pays aux féeriques couchers de soleil ? ■